



HAL
open science

Être femme de lettres au Brésil à l'époque impériale (1822-1889) : le statut social d'une " minorité " porteuse d'une voix dissonante dans l'espace public

Sébastien Rozeaux

► To cite this version:

Sébastien Rozeaux. Être femme de lettres au Brésil à l'époque impériale (1822-1889) : le statut social d'une " minorité " porteuse d'une voix dissonante dans l'espace public. *Nuevo mundo Mundos Nuevos*, 2014, 10.4000/nuevomundo.66375 . hal-01880119

HAL Id: hal-01880119

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-01880119v1>

Submitted on 11 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sébastien Rozeaux

Être femme de lettres au Brésil à l'époque impériale (1822-1889) : le statut social d'une « minorité » porteuse d'une voix dissonante dans l'espace public

Advertencia

El contenido de este sitio está cubierto por la legislación francesa sobre propiedad intelectual y es propiedad exclusiva del editor.

Las obras publicadas en este sitio pueden ser consultadas y reproducidas en soporte de papel o bajo condición de que sean estrictamente reservadas al uso personal, sea éste científico o pedagógico, excluyendo todo uso comercial. La reproducción deberá obligatoriamente mencionar el editor, el nombre de la revista, el autor y la referencia del documento.

Toda otra reproducción está prohibida salvo que exista un acuerdo previo con el editor, excluyendo todos los casos previstos por la legislación vigente en Francia.

revues.org

Revues.org es un portal de revistas de ciencias sociales y humanas desarrollado por Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Referencia electrónica

Sébastien Rozeaux, « Être femme de lettres au Brésil à l'époque impériale (1822-1889) : le statut social d'une « minorité » porteuse d'une voix dissonante dans l'espace public », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Coloquios, Puesto en línea el 04 febrero 2014, consultado el 18 noviembre 2015. URL : <http://nuevomundo.revues.org/66375> ; DOI : 10.4000/nuevomundo.66375

Editor : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Documento accesible en línea desde la siguiente dirección : <http://nuevomundo.revues.org/66375>

Document generado automaticamente el 18 noviembre 2015.

© Todos los derechos reservados

Sébastien Rozeaux

Être femme de lettres au Brésil à l'époque impériale (1822-1889) : le statut social d'une « minorité » porteuse d'une voix dissonante dans l'espace public

- 1 La proclamation de l'indépendance au Brésil en 1822 engage ce nouvel et immense État dans la longue et compliquée construction d'une unité et d'une identité nationales, quelques années seulement après la proclamation des indépendances dans l'Amérique hispanique. Au côté des élites politiques et de l'empereur qui incarne à lui seul les destinées de la nation, les hommes de lettres revendiquent de jouer un rôle primordial, à compter des années 1830, lorsqu'est mis en œuvre le vaste chantier de création d'une littérature nationale, les *Letras Pátrias*, dont la dimension patriotique est essentielle en cela qu'elle définit les ambitions d'une jeune littérature qui prétend œuvrer à l'émancipation de la nouvelle nation de l'ancienne tutelle coloniale portugaise.
- 2 Cet article s'inscrit dans le prolongement d'un doctorat en histoire portant sur la formation d'une littérature nationale et d'un milieu littéraire au Brésil à l'époque impériale (1822-1889)¹. Ce travail s'appuie sur la reconstitution d'un échantillon représentatif du milieu littéraire tel qu'il émerge progressivement entre les années 1830 et 1870. Cet échantillon de près de 200 auteurs compte dix-huit femmes de lettres, soit près de 10% de l'effectif total². Ce milieu littéraire s'apparente donc à un groupe social étroit, très majoritairement masculin, reflet des structures d'une société impériale marquée en profondeur par le droit romain qui fait de la femme un être soumis à l'autorité masculine, qu'elle soit celle du père ou du mari.
- 3 Faute de pouvoir accéder à l'enseignement supérieur, cette poignée de femmes de lettres affronte donc une double discrimination, de sexe et de formation, qui rend particulièrement difficile toute forme de consécration au sein du champ littéraire comme auprès des élites impériales. Ces femmes de lettres ont donc suivi des parcours singuliers et ont su, face à l'adversité, s'organiser collectivement afin de porter dans l'espace public une voix féminine spécifique et originale, nourrie des aspirations et des frustrations propres à ces femmes dans la société impériale. Ainsi, à travers l'étude des trajectoires sociales de ces femmes de lettres et des discours qu'elles promeuvent au sein de l'espace public, il s'agit d'offrir dans cet article quelques éclairages quant à la place des femmes au sein du milieu littéraire en formation et de cette société patriarcale, monarchique, catholique et esclavagiste.

Devenir femme de lettres : un destin extraordinaire dans la société impériale brésilienne

- 4 Dépourvue de droit civique, interdite d'accès à l'enseignement supérieur, la femme reste, dans la bonne société brésilienne, confinée dans un rôle de représentation sociale et de direction du foyer qui la détourne de toute velléité littéraire et de la nécessité de travailler pour vivre. Un article publié en 1864 dans le *Jornal das Famílias*, intitulé « La femme », souligne les vertus attendues d'un sexe voué, dans une vision chrétienne, à faire le bonheur des siens :

« La femme réunit en elle tous les sentiments de la vie. Elle porte en elle la morale de la création, en germe la civilisation du monde. C'est elle qui éduque les intelligences. Lamartine a dit : « Ce que je suis, je le dois à ma mère. » Cuvier assurait que sa mère avait fait de lui un savant. Kant disait qu'il avait appris au côté de sa mère la philosophie pure et chrétienne.

Que l'homme comprenne bien la femme et il verra en celle qui lui donne l'être et la vie la personne dont le destin est de lui donner la félicité, la vertu, la science et la gloire³. »
- 5 Le journaliste Luiz de Castro, dans un article de la *Revista Brasileira* également intitulé « La femme » (1859), expose les différences fondamentales existant entre les deux sexes, dont découle le rôle spécifique attribué à chacun au sein de la société. La femme doit recevoir une

éducation centrée sur la religion, l'apprentissage des bonnes manières et la bonne tenue du foyer. En matière d'éducation littéraire, elle peut s'adonner aux plaisirs de l'écriture, pour autant qu'elle ne prétende pas accéder aux honneurs de la publication – le privilège du sexe masculin.

« Mais qu'elle aspire au titre de lettrée, qu'elle fasse de la science ou de la littérature sa principale occupation et qu'elle aille sans rougir afficher son nom en lettres rondes à la vue de tous, geste plus propice à la moquerie qu'à l'indulgence, c'est renoncer de manière folle aux attributs d'un sexe et au respect qui lui est dû, ce qui lui vaudrait d'être repoussée par l'autre sexe avec mépris. [...] La mission de la femme est noble, élevée et sublime, inférieure en rien à celle de l'homme. Qu'elle la remplisse avec loyauté et scrupule, et elle aura le droit à la récompense de Dieu au ciel, et à l'estime et la vénération des mortels sur la terre. Mais, si elle veut s'élever au-delà de sa destinée, elle sera perdue⁴. »

6 Ce tableau par articles interposés du rôle de la femme dans la « bonne société » semble faire peu de cas de ces destins exceptionnels dont la sociologie du milieu littéraire est pourtant le reflet. Cela s'explique sans nul doute, en partie, par le fait que ces dix-huit femmes se sont pour la plupart émancipées de ce modèle dominant vanté dans la presse *carioca*, compte tenu soit de leur origine modeste, soit d'une situation de célibat ou de veuvage qui les élève au rang de « chef de famille ».

7 Car rares sont en effet les femmes qui ont osé braver les interdits et les tabous afin d'imposer leur présence dans un milieu de la presse et de l'édition qui semblait, à en croire Luiz de Castro, pour le moins rétif. En témoigne un épisode en tout point remarquable, celui de la candidature de Beatriz Francisca de Assis Brandão (1779-1868) à l'Institut historique et géographique brésilien (IHGB), principale institution culturelle fondée avec le soutien de l'État impérial en 1838. Le 25 octobre 1850, Joaquim Norberto de Sousa Silva et son frère João José de Sousa Silva Rio présentent devant leurs confrères réunis une proposition afin d'intégrer, pour la première fois, une femme dans les rangs de l'Institut.

« Nous proposons que l'IHGB, comme illustre représentant du mouvement et du progrès des lettres dans le Nouveau Monde, honore le talent et le mérite des dames brésiliennes en la personne de l'illustre dame Beatriz Francisca de Assis Brandão, poétesse distincte, déjà célèbre et estimée dans les cercles littéraires pour ses compositions, en l'admettant au sein de la classe de ses membres honoraires, comme un signe d'encouragement et d'émulation adressé à nos chères compatriotes qui n'osent s'adonner au culte des lettres et affronter les préjugés de notre vieille éducation en publiant les productions de leur esprit⁵. »

8 La requête ne souffre pas d'ambiguïtés : il s'agit d'intégrer une femme de lettres au nom de ses qualités de poétesse reconnues par les « cercles littéraires » qui forment alors le milieu littéraire – au rang de membre honoraire, et non effectif ; soulignons-le. Une commission est nommée afin d'examiner la requête : Gonçalves Dias et Joaquim Manuel de Macedo, deux personnalités éminentes du milieu littéraire, la composent. Si cette candidature est finalement écartée au prétexte que les poètes n'ont pas leur place dans un Institut consacré à l'histoire et à la géographie, les arguments rendus publics dans l'avis rédigé par les deux hommes et adopté par les membres de l'Institut offrent quelques enseignements particulièrement intéressants. Les deux écrivains apportent leur soutien à l'idée selon laquelle le statut de « poète » est validé par la médiation de la reconnaissance publique et de la cooptation. Il ne s'agit donc pas de contester la qualité de « poétesse » de la candidate, quand bien même ses œuvres n'ont pas fait l'objet d'une publication en volumes, ce que les deux auteurs ne manquent pas de souligner :

« Les illustres proposants recommandent le nom de l'illustre dame Beatriz Francisca de Assis Brandão comme poétesse brésilienne distincte : bien que les compositions de notre respectable compatriote n'aient pas connu la lumière de l'édition⁶, et que les signataires de cet avis n'aient eu l'honneur d'apprécier l'une ou l'autre de ses compositions poétiques, le témoignage des illustres proposants suffit, d'autant plus qu'ils sont juges en la matière. Pourtant, la commission est d'avis que l'Institut doit fonder ses jugements sur des preuves publiques, lorsque d'autres qui lui auraient été expressément fournies font défaut⁷. »

9 Le critère de la publication, évoqué sans être clairement établi par les deux écrivains, peut paraître quelque peu spécieux compte tenu du fait qu'il ne s'imposait pas aux membres effectifs de l'Institut. Il relève plutôt, à mon avis, d'un nouveau statut de l'écrivain qui

émerge cependant que la modernité de la communication littéraire s'impose dans un marché du livre et de la presse en plein essor. Ces deux commissaires, dignes représentants des *Letras Pátrias*, dont les œuvres sont l'objet de publications systématiques et bien souvent de rééditions, profitent de l'expertise offerte sur le cas d'une candidate présentée sous les atours d'une « femme de lettres » pour évoquer à demi-mots quelques critères propres au statut de l'écrivain⁸. *In fine*, il n'en reste pas moins que la candidature est écartée⁹, ce qui permet au principal cercle de sociabilité littéraire de la capitale de rester exclusivement masculin.

10 Le refus d'intégrer Beatriz Francisca de Assis Brandão dans les rangs de l'IHGB témoigne des réserves nombreuses avec lesquelles sont accueillies les femmes de lettres au sein du champ littéraire¹⁰. Cette position n'est que le reflet d'une conception plus globale de la place de la femme dans la « bonne société », que la littérature et la presse « féminine » se font fort de légitimer : la femme règne sur le foyer familial, prend soin des siens, cultive l'amour filial et consacre ses loisirs à la lecture, la conversation ou le piano, loin de toute préoccupation pratique et de tout travail salarié¹¹. Voilà pourquoi le recours à l'anonymat est souvent de mise pour ces quelques femmes qui, bravant la réputation de leur sexe, publient des œuvres littéraires dans les années 1850. Ainsi, Ana Luiza de Azevedo Castro (1823-1869) publie-t-elle en 1859 son roman indigéniste, *D. Narcisa de Villar*¹², sous le pseudonyme de l'« Indígena do Ypiranga ».

11 Certaines femmes de lettres n'hésitent pourtant pas à dénoncer publiquement la perpétuation d'une telle discrimination, à l'instar de Maria Angélica Ribeiro (1829-1880) qui, en guise de préface à une pièce de théâtre publiée en 1866, s'en prend aux préjugés en vigueur au sein de la société brésilienne :

« La femme brésilienne, si elle ne souhaite pas subir les moqueries des *grands esprits* et les censures mordantes des *sages*, n'est pas autorisée à étendre son esprit au-delà de ces bornes qui vont de la musique au piano, et de quelques phrases plus ou moins estropiées empruntées aux langues étrangères ! Même pas pour lire Aimé Martin – *Civilisation du genre humain par les femmes*¹³ ! »

12 Maria Angélica Ribeiro se réfère ici à un ouvrage de Louis-Aimé Martin, *De l'Éducation des mères de famille, ou de la Civilisation du genre humain par les femmes*, dont la première édition, publiée à Paris, date de 1834. Cet ouvrage qui connaît de multiples rééditions en France au XIX^e siècle est donc une source d'inspiration pour celles qui prétendent rappeler outre-Atlantique la part qui revient aux femmes dans la construction de cette « civilisation » occidentale qui fascine tant les hommes de lettres brésiliens à l'époque impériale. Perdus dans la foule de ces « sages » dont la superbe est ici écornée, rares sont en effet les hommes de lettres qui militent, à l'instar de Joaquim Norberto de Sousa Silva, pour la reconnaissance des droits de la femme à participer des *Letras Pátrias*. Ce dernier publie dans la *Revista Popular* une série de portraits de « femmes illustres » en soulignant le rôle de ces dernières dans l'*História Pátria* – série qui donne lieu à une publication en volume en 1862. Dans l'introduction, l'auteur use de la mémoire oubliée des poétesses de l'époque coloniale pour justifier le sens de sa démarche :

« Une éducation étriquée et mesquine a longtemps contribué à ce que nombre de dames brésiliennes meurent dans l'oubli, tandis qu'une modestie incompréhensible a fait obstacle à ce que quelques compositions et traductions susceptibles d'égaliser celles de nos meilleurs littérateurs soient publiées. Et encore aujourd'hui combien d'hommes ignorants considèrent comme incompatible avec la délicatesse du sexe féminin la plus innocente des œuvres inspirées par la plus noble des passions, et envisagent sa publication comme une sorte d'acte compromettant¹⁴ ? »

13 Sans prétendre faire pour autant de la femme l'égal de l'homme et dans le respect des missions respectives allouées par la religion chrétienne à chacun des deux sexes, Joaquim Norberto de Sousa Silva défend néanmoins la capacité des femmes les plus talentueuses à exercer publiquement leur talent littéraire – un encouragement de bon aloi, alors qu'émerge dans la seconde moitié du XIX^e siècle la figure publique de la femme de lettres à Rio de Janeiro.

Les carrières atypiques des femmes de lettres au Brésil, nouvelles figures de l'espace public au mitan du XIX^e siècle

- 14 La carrière de ces femmes de lettres s'exerce au croisement de diverses ambitions qui déterminent la place marginale qu'elles occupent dans le champ littéraire : la nécessité d'assurer des conditions de vie décentes à leur famille, conjointement au souci d'œuvrer dans l'espace public à une meilleure considération du rôle de leur sexe dans la société impériale, nourrit une production littéraire, par voie de presse ou par la publication d'œuvres originales, qui peine longtemps à trouver sa place dans le champ médiatique et littéraire. Rares sont en effet les femmes de lettres qui, parmi ces dix-huit personnes, ont joui d'une aisance matérielle tout au long de leur vie, au point de cultiver à leurs heures perdues la littérature en dilettante. À l'instar d'Adélia Fonseca (1827-1920) qui, née à Bahia dans une famille aisée, reçoit une éducation de qualité, apprend le piano, la langue française et cultive un goût précoce pour la poésie. Mariée à un officier de la marine, elle s'adonne à la poésie et ses compositions sont saluées par des écrivains reconnus, comme Gonçalves Dias ou Machado de Assis. Elle collabore à la rédaction de nombreuses revues *cariocas* et dédie un recueil de poésies à l'impératrice, dont les bénéfices tirés de la vente sont cédés aux orphelins de la Guerre du Paraguay¹⁵.
- 15 Au contraire, la plupart de ces femmes de lettres exercent profession dans l'enseignement et trouvent à satisfaire leurs ambitions littéraires *via* le journalisme, la traduction et, plus rarement, la publication d'œuvres originales – une polyactivité qui est à l'aune de celle pratiquée par la grande majorité des hommes de lettres, soulignons-le. Ces femmes qui, pour la moitié d'entre elles, sont indépendantes et doivent assurer leurs propres moyens de subsistance, suite au célibat, à une séparation¹⁶ ou un veuvage, trouvent dans l'essor du marché de l'édition un revenu complémentaire non négligeable à partir des années 1850. En particulier, le travail de traduction s'avère être un trait commun à nombre de femmes de lettres qui, à l'instar de Beatriz Francisca de Assis Brandão ou Violeta Bivar¹⁷ (1817-1875), publient nombre de pièces de théâtre traduites du français. Le cumul de diverses formes de l'investissement littéraire détermine la carrière de femme de lettres au Brésil. Ainsi, Maria Angélica Ribeiro, née dans une famille aisée d'origine portugaise, se marie-t-elle à l'âge de 14 ans avec João Caetano Ribeiro, qui était alors son professeur de dessin. Ce mariage avec le célèbre acteur et imprésario brésilien a facilité son intégration au milieu littéraire et théâtral de la capitale. Elle s'impose dès lors comme une femme de lettres, dramaturge et traductrice importante de la capitale, tout en collaborant à de nombreux périodiques. Auteure d'une vingtaine de pièces pour la plupart inédites, dont quelques-unes lui valent un beau succès auprès du public du *Teatro Ginásio* dans les années 1860, son œuvre témoigne d'un engagement en faveur de l'abolition de l'esclavage et de la défense de l'honneur des femmes, comme je l'ai rapidement montré.
- 16 L'ouverture du champ littéraire aux femmes se poursuit à compter des années 1860, lorsque les carrières brillantes de quelques figures pionnières comme Beatriz Francisca de Assis Brandão, Violeta Bivar ou Nísia Floresta Brasileira Augusta¹⁸ (1810-1885) accompagnent une certaine normalisation de la présence de cette minorité féminine au sein du champ des lettres. Si l'IHGB comme le *Conservatório Dramático Brasileiro* restent des cercles masculins, d'autres cercles plus informels ouvrent progressivement leurs portes aux femmes, comme le *Parthenon litterario* à Porto Alegre (1868) ou la *Sociedade Ensaios Literários*¹⁹ qui, à compter de 1860, accueille à Rio de Janeiro quelques femmes de lettres de renom comme Maria Angélica Ribeiro, Narcisa Amália de Campos ou Ana Luisa de Azevedo Castro²⁰. La place inédite occupée par ces quelques femmes au sein des revues littéraires et généralistes dans les années 1860 témoigne de l'efficacité du message volontariste que leurs écrits et leurs actions au sein de l'espace public, comme journaliste ou professeure, ont permis de diffuser à destination des élites sociales, des femmes de la bonne société et des hommes de lettres longtemps réservés à leur égard. Ainsi, la présence en nombre de collaboratrices au sein des équipes rédactionnelles du *Jornal das Famílias* comme de la revue *O Domingo* sont deux exemples d'une intégration progressive des femmes au sein du champ littéraire, comme nous allons le voir à présent.

Solidarités de genre au Brésil : l'essor d'une presse et d'une littérature féminines dans la deuxième moitié du XIX^e siècle

17 À défaut d'être reconnues par les institutions les plus réputées, les femmes de lettres nourrissent des pratiques et des formes de sociabilité spécifiques qui se traduisent par l'essor au mitan du siècle d'une presse féminine aux mains de femmes de lettres. Cette nouvelle presse permet de compenser la relative fermeture de la presse quotidienne et périodique aux journalistes de sexe féminin ; une exclusion qui ne connaît que de rares exceptions, comme l'illustrent les carrières d'Assis Brandão ou Nísia Floresta Brasileira Augusta. Ces nouvelles revues constituent une vitrine inédite pour ces femmes de lettres qui, à Rio de Janeiro, ont investi le champ littéraire de façon jusque-là isolée, et sans grands lendemains.

18 Les débuts littéraires de Maria Angélica Ribeiro sont contemporains de la parution au Brésil de la première publication dirigée par une femme : *O Jornal das Senhoras : modas, litteratura, bellas-arts, theatro e critica* est un hebdomadaire publié à Rio de Janeiro entre 1852 et 1855. Ce journal est fondé par la femme de lettres argentine Joana Paula Manso de Noronha²¹ (1819-1875). Consciente du caractère inédit et donc peu conforme de l'initiative, la rédactrice en chef s'appuie sur quelques précédents étrangers pour justifier cette démarche :

« Pourtant, en France, en Angleterre, en Italie, en Espagne, aux États-Unis, au Portugal même, les exemples de Dames qui se dédient à la littérature en collaborant à différents journaux abondent²². »

19 L'argument des progrès de la civilisation se révèle imparable à qui prétendrait contester le droit d'une femme à fonder un organe de presse. Consciente que les réputations des femmes journalistes sont fragiles, Joana Manso en appelle aux contributions des lectrices, sous couvert d'anonymat. Le périodique aborde des thèmes supposément chers au lectorat féminin, comme la littérature, la mode, l'instruction, la vie théâtrale. Il est évident qu'une telle initiative s'inscrit dans l'essor plus général d'un lectorat féminin que les romanciers, les dramaturges et les journalistes s'essayaient de plus en plus à séduire²³. Lorsque Violeta Bivar devient la nouvelle rédactrice en chef, à partir du mois de juillet 1852, celle-ci évoque dans une adresse aux « abonnées » les principales caractéristiques de la revue :

« [...] des articles originaux sur l'éducation de la femme, ses devoirs et sa position sociale, et beaucoup d'autres, moraux et religieux ; beaucoup de poésies, ainsi que des articles de mode, sur le théâtre, les beaux-arts... et un joli roman²⁴. »

20 Quelques mois plus tard, Violeta Bivar salue l'essor progressif de la revue et promet de récompenser la fidélité des lectrices par l'introduction de nouvelles rubriques qui témoignent de cette volonté propre à la « bonne société » de vivre à l'européenne :

« Le *Jornal das Senhoras* n'augmentera pas son prix même si augmente le nombre de patrons, de musiques, de modèles de robes et de canevas de broderie, dont il espère faire cadeau à ses Abonnées dès que les commandes commenceront à arriver de Paris²⁵. »

21 La revue prétend donc satisfaire tout à la fois les désirs et les curiosités propres au public féminin, tout en œuvrant à la défense des intérêts des femmes, par l'amélioration de l'éducation et de la reconnaissance des mérites de ces dernières. Si la défense des intérêts propres au sexe féminin affleure dans cette revue, il serait déplacé de la qualifier comme « féministe », faute d'une réelle dimension militante en faveur de l'abolition de la domination masculine. Les femmes de lettres investies dans cette nouvelle presse féminine se font plutôt les porte-paroles d'une cause qui les concerne en premier lieu, lorsqu'elles exigent de la société une meilleure reconnaissance des talents et des capacités du sexe féminin. Exerçant le plus souvent les fonctions de femme de lettres, journaliste et enseignante, elles incarnent parfaitement cette aspiration à une plus grande considération au sein de la société, comme au sein du champ littéraire. Ce journal qui souhaite aider à « l'émancipation morale de la femme²⁶ » ne tire ses revenus que des seuls abonnements, si bien que la revue peine à survivre dans un contexte de précarité financière et d'étroitesse du public. Toutefois, elle permet aux deux « rédactrices en

chef » d'y publier quelques œuvres qui auraient peiné à trouver une autre forme de publicité, dans la presse ou l'édition²⁷.

22 Il faut attendre les années 1860-1870 pour voir apparaître quelques signes tangibles de la reconnaissance des femmes de lettres dans le champ littéraire *carioca* – une reconnaissance qui, compte tenu du conservatisme des institutions culturelles comme l'IHGB, s'appuie sur la presse généraliste dont la vogue est alors croissante. Le premier, le *Jornal das Famílias* de l'éditeur Baptiste-Louis Garnier ouvre au début des années 1870 sa revue à quelques femmes de lettres. La volonté de séduire un lectorat essentiellement féminin constitue un terreau propice au recrutement de femmes dans l'équipe de collaborateurs. La revue promeut une littérature édifiante à l'usage des femmes, qui n'est pas toujours dénuée de portée critique à l'égard du mode de vie d'un lectorat assez éloigné de celui des femmes de lettres. Ainsi, et pour ne citer qu'un exemple, Victória Colonna²⁸, l'une des collaboratrices les plus régulières de la revue, publie sous pseudonyme le conte « une famille modèle » en novembre 1875, qui fait le portrait d'une famille humble installée à Genève, dont la modestie des moyens n'interdit pas la félicité²⁹. Cette mise en scène qui redéploye dans le cadre de la cellule familiale la critique de l'argent et du matérialisme de la société moderne insiste sur le rôle fondamental de l'épouse et de la mère dont la préoccupation première est d'assurer le bonheur des siens. À cette fin, elle doit user de sa « force de travail » pour remédier aux difficultés matérielles du foyer. Ce conte constitue en l'état une peinture de la famille qui va à l'encontre des valeurs des grandes familles de la « bonne société », dont l'oisiveté est une caractéristique essentielle³⁰ : « Les lectrices sont mises au défi de comparer leurs vies à celle de la famille modèle et perçoivent ainsi les futilités qui les occupent relativement à la valeur du travail et aux devoirs moraux qui régissent les actes des personnages décrits³¹. » D'où l'hypothèse que je formule ici du déplacement volontaire de la fiction outre-Atlantique, dans ce pays civilisé susceptible de montrer – une fois encore – aux lectrices une modalité nouvelle du rôle de la femme dans la société. Ainsi, une matrice narrative convenue qui met en exergue la femme vertueuse dans la société est ici utilisée à des fins implicitement critiques envers le lectorat cible de la revue, selon une vision des choses qui reflète le message véhiculé par nombre de femmes de lettres à l'époque impériale, soucieuses qu'elles sont d'obtenir une meilleure reconnaissance de leur action dans l'espace privé et public.

23 Malgré la concurrence exercée par le *Jornal das Famílias*, Violeta Bivar fonde en 1873 un nouvel hebdomadaire, *O Domingo*³², une revue littéraire qui connaît un plus large écho que son aînée. Ce périodique de quatre pages est le fruit de la collaboration de « quelques dames », comme le précise le sous-titre³³. Si quelques collaborateurs prennent part à l'aventure, l'essentiel des contributions sont le fait de femmes de lettres aux talents reconnus, telle Narcisa Amália de Campos³⁴ (1852-1924), et d'autres dont le nom n'a guère laissé de trace dans les annales de la littérature brésilienne, telle Honorata Minelvina Carneiro de Mendonça³⁵. La revue incarne une forme inédite de la collaboration littéraire de plusieurs femmes et de quelques hommes de lettres qui partagent le souci de satisfaire aux désirs de ce lectorat féminin que les femmes de lettres seraient censément plus à même de comprendre. Si Violeta Bivar promeut une conception traditionnelle du statut de la femme dans la société autour des thèmes de l'éducation, de la maternité, des devoirs de l'épouse, de la morale catholique, la présence parmi les collaboratrices de Narcisa Amália de Campos témoigne d'une ouverture à des personnalités plus originales, dont le discours à l'adresse des femmes se veut plus radical, voire féministe avant la lettre. Parmi les collaboratrices figure également le nom de Maria Firmina dos Reis (1825-1917), dont l'œuvre est aussi méconnue que remarquable.

24 Maria Firmina dos Reis est une femme de lettres de la province du Maranhão dont l'œuvre est restée aux portes de la consécration littéraire à l'époque impériale. Même les historiens³⁶ de sa province natale n'en disent mot. Cette métisse née d'une union illégitime se retrouve très jeune orpheline. Désargentée, elle renonce à se marier faute de posséder quelque bien personnel, sans compter le peu de considération que lui valent ses talents d'écrivain et ses origines. Enseignante en école primaire, elle meurt aveugle après avoir mené une vie miséreuse et solitaire. Son œuvre dresse le portrait de femmes au destin tragique, condamnées à la

mésalliance ou à la solitude. Elle est considérée comme l'un des premiers écrivains à publier un roman abolitionniste, suite à la parution d'*Ursula* en 1859. La construction de ce court roman mélange à une trame narrative classique, inspirée du monde de la chevalerie et des romans gothiques, le récit hétérodoxe de la vie d'une esclave, depuis son enfance en Afrique jusqu'à son asservissement au Brésil, l'occasion de dénoncer la *doxa* qui met en avant la bienveillance des maîtres envers leurs esclaves. Ainsi, la vieille Africaine « Susana » évoque ses souvenirs de femme libre en Afrique avant de faire le récit ému de sa capture, prélude à son départ pour le Brésil :

« Ils me mirent moi et trois cent autres compagnons d'infortune et d'asservissement dans la cale étroite et infecte d'un bateau. Nous avons passé trente jours dans cette sépulture, livrés aux tourments cruels et au manque absolu de tout ce qui est nécessaire pour vivre, avant d'accoster sur les côtes brésiliennes. Pour que la marchandise humaine puisse tenir dans la cale, nous avons été rangés debout en rangs serrés et pour éviter tout risque de révolte, nous étions attachés comme les animaux féroces de nos forêts que l'on apporte aux puissants d'Europe pour leur divertissement. On nous donnait de l'eau immonde, croupie, distribuée avec avarice ; la nourriture était avariée et plus immonde encore. Nous avons vu mourir à nos côtés de nombreux compagnons faute d'air, de nourriture et d'eau³⁷. »

- 25 L'œuvre de Maria Firmina dos Reis puise son inspiration dans la peinture de l'amour, de la mort, du sentiment patriotique, tout en cultivant la mémoire du traumatisme de la traite et de l'esclavage, dans la lignée de Gonçalves Dias, né dans la même province, ou de Castro Alves, poète fondateur du *condoreirismo*. Ce roman détonne dans la production littéraire contemporaine, mais son écho reste très faible, l'auteure se voyant reléguée aux marges du champ littéraire sur le plan géographique (la province du Maranhão), sexuel (le célibat), social (la solitude) et donc littéraire.

Conclusion

- 26 Être femme de lettres est le fait de destins exceptionnels, celui de femmes soucieuses ou contraintes d'assurer leurs propres moyens de subsistance, suite au célibat, à une séparation ou un veuvage, ou encore en raison de leur modeste condition. Nombre d'entre elles exercent profession dans l'enseignement et satisfont leurs ambitions littéraires à leur temps perdu, afin de compléter leurs revenus et promouvoir une image nouvelle, plus « moderne » de la femme dans la bonne société brésilienne. La solidarité semble de mise afin de porter une voix féminine dans l'espace public. En effet, à défaut de pouvoir intégrer les institutions littéraires les plus réputées, les femmes de lettres cultivent des pratiques et des formes de sociabilité spécifiques dont témoigne l'essor d'une presse qui leur est propre dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.
- 27 L'analyse du discours dans cette presse féminine reflète les désirs et les curiosités propres au public féminin – afin de séduire ce lectorat en nombre croissant et donc rentable pour ces femmes écrivains – mais aussi la défense d'intérêts particuliers. S'il est alors prématuré de parler d'un discours « féministe », ces femmes ont contribué par les diverses modalités de leurs actions au sein de l'espace public à imposer une voix spécifique, critique envers la société patriarcale et impériale, et à promouvoir un nouveau statut de la femme dans l'espace public en général et dans le champ littéraire en particulier, sans jamais pour autant s'en prendre ouvertement aux fondements politiques, sociaux et moraux de la domination masculine³⁸.

Notas

1 Une version raccourcie et remaniée de cette thèse paraîtra prochainement aux Presses universitaires du Septentrion, sous le titre suivant : As Letras Pátrias. *La genèse du « grand monument national » des Lettres brésiliennes au Brésil à l'époque impériale (1822-1889)*.

2 Outre la consultation des archives, celle de quelques dictionnaires bio-bibliographiques sur les hommes et femmes de lettres au Brésil s'est avérée essentielle pour reconstituer cet échantillon. Citons en particulier : Alves do Sacramento Blake, Augusto Vitorino, *Dicionário bibliográfico brasileiro*, 2^{ème} éd., Rio de Janeiro, Typographia Nacional, 1970, 7 vols. ; Lupinacci Muzart, Zahidé (coord.), *Escritoras brasileiras do século XIX*, Florianópolis-Santa Cruz do Sul, Mulheres-EDUNISC, 2000-2004, 2 vols. ; Lobo, Luiza, *Guia de escritoras da literatura brasileira*, Rio de Janeiro, Eduerj, 2006.

3 de Azevedo, M., « A Mulher », *Jornal das Famílias*, 1864, t. 2, p. 139. Cette citation, comme les suivantes, a été traduite par mes soins.

4 de Castro, Luiz, « A Mulher », *Revista Brasileira*, 1859, t. 2, p. 311.

5 « Extracto das Actas das sessões do 4º trimestre de 1850 », *Revista do IHGB* (RIHGB), 1850, t. 13, p. 520.

6 Il faut encore attendre quelques années pour que la poétesse publie, à près de 80 ans, son premier recueil : de Assis Brandão, Beatriz Francisca, *Cantos da mocidade*, Rio de Janeiro, Paula Brito, 1856.

7 *Ibid.*, p. 530-531.

8 Sur ces considérations d'un autre ordre, je renvoie à mon mémoire de thèse, disponible en ligne sur le site tel.archives-ouvertes.fr, ou à la publication prochaine d'une version remaniée aux PU du Septentrion.

9 Cela n'empêche pas Beatriz Francisca de Assis Brandão de poursuivre ses activités littéraires, en marge d'une carrière dans l'enseignement à Vila Rica, dans la province de Minas Gerais. Ainsi, elle traduit de nombreux livrets et œuvres du français et de l'italien, tout en collaborant aux revues de la capitale *A Marmota* et *Guanabara* et en écrivant des drames en l'honneur de la famille impériale, qui sont mis en musique et présentés sur scène.

10 Une situation qui se prolonge aux premières décennies de la République, comme en témoigne l'échec de la candidature de Júlia Lopes de Almeida (1862-1934) à l'Académie brésilienne des Lettres lors de sa fondation en 1897. Voir à ce sujet : Asmar Fanini, Michele, « Júlia Lopes de Almeida: entre o salão literário e a antessala da Academia Brasileira de Letras », *Estudos de Sociologia*, 2009, vol.14, n° 27, p. 317-338.

11 Voir à ce sujet : Fernandes Lopes, Silvana, « 'Retratos' de mulheres na literatura brasileira do século XIX », *Plures. Humanidades*, 2011, vol. 15, p. 107-126.

12 de Azevedo Castro, Ana Luiza, *D. Narcisa de Villar. Legenda do tempo colonial*, Rio de Janeiro, Typ. de Paula Brito, 1859. Le roman paraît d'abord en feuilletons dans la revue dirigée par ce même éditeur, *A Marmota Fluminense*, en 1858. La publication en volume semble donc attester de la bonne réception de ce court roman indigéniste, dans lequel l'auteure n'hésite pas à critiquer le statut de la femme au Brésil, dénonçant tout à la fois le patriarcat et le racisme qui infusent alors dans la société.

13 Ribeiro, Maria Angélica, *Cancros sociais*, Rio de Janeiro, Laemmert, 1866, p. X.

14 de Sousa Silva, Joaquim Norberto, *Brasileiras célebres*, Rio de Janeiro, B.-L. Garnier, 1862, p. 3.

15 Fonseca, Adélia, *Echos da minh'alma*, Bahia, Camillo de Lellis Masson, 1866. D'autres femmes de lettres publient des recueils dont l'inspiration se nourrit à la fois de la vie intime et des élans patriotiques caractéristiques des *Letras Pátrias*, comme la *porto-alegrense* Rita Barém de Melo (1840-1868), dont l'unique recueil posthume de ses œuvres inclut quelques compositions en l'honneur de l'empereur dom Pedro II et des volontaires engagés dans la Guerre du Paraguay (Barém de Melo, Rita, *Sorrisos e prantos*, Rio Grande, Typ. de Eco do Sul, 1868).

16 Ainsi en va-t-il d'Ana Eurídice Eufrosina de Barandas (1806-c. 1870), née à Porto Alegre dans une riche famille, auprès de laquelle elle reçoit une éducation de qualité. Mariée à un avocat portugais à l'âge de 16 ans, elle s'installe à Rio de Janeiro en 1831. Son divorce prononcé en 1843, elle devient chef de famille. Auteure de poésies, contes et chroniques, ses textes s'intéressent particulièrement à la question de la place des femmes dans la société active et la vie politique, révélant une grande modernité dans la conception des rapports hommes/femmes.

17 Violeta Bivar publie par souscription un recueil de traductions : *Algumas traduções das línguas francesa, italiana e inglesa*, Rio de Janeiro, Typ. de Bernardo Xavier Pinto de Souza, 1859 (édition préfacée par Beatriz Francisca de Assis Brandão). Fille du portugais Diogo Soares de Bivar, le premier président du Conservatoire dramatique brésilien (CDB), Violeta Bivar se marie à un lieutenant de l'armée. Polyglotte, proche des milieux du théâtre par son père, elle travaille à la traduction de nombreuses pièces du répertoire français, italien ou anglais. Elle traduit ainsi des pièces de Goldoni, Scribe, Alexandre Dumas ou Eugène Sue. Par l'entremise de son père, et eu égard à ses talents, elle devient le seul et unique membre féminin du CDB.

18 Nísia Floresta Brasileira Augusta est devenue très tôt chef de famille, exerçant à ce titre la direction de plusieurs établissements scolaires pour jeunes filles, dont la pédagogie innovante témoigne de la mise en pratique des vertus espérées d'une instruction de qualité pour l'émancipation des femmes. Elle est aussi l'une des premières femmes à collaborer régulièrement à la presse de la capitale, en l'occurrence le *Diário Rio de Janeiro*, en parallèle à la publication de ses premières œuvres. À cette époque, elle décide de gagner Paris, afin d'y soigner sa fille, soit le début d'un séjour en Europe long de vingt-huit années. Désormais éloignée de ses terres d'origine, elle poursuit une brillante carrière et nourrit des relations épistolaires et sociales avec des personnalités comme Auguste Comte, Alexandre Herculano, Alexandre Dumas, Lamartine, Victor Hugo, George Sand, Manzoni, etc. Auteure d'une œuvre abondante qui mêle littérature d'édification, romans historiques et récits de voyages, elle publie notamment un ouvrage qui participe à l'entreprise de promotion de la réputation de son pays auprès des gouvernements, des élites et des candidats à l'émigration en Europe : *Le Brésil*, Paris, Librairie André Sagnier, 1871.

19 Cette nouvelle société littéraire qui s'inscrit dans la tradition des sociétés académiques de São Paulo et Recife regroupe une cinquantaine de jeunes talents qui aspirent à partir de 1864 à incarner une nouvelle génération d'hommes de lettres dont la loyauté vis-à-vis des *Letras Pátrias* et de l'Empire constitutionnel est indéfectible. La revue offre une vitrine à l'association et se démarque du *Jornal das Famílias* par la publication d'essais, de compositions et des actes de la société littéraire (*Revista Mensal da Sociedade Ensaios Literários*, Rio de Janeiro, 1863-1866).

20 Ana Luiza de Azevedo Castro (1823 – 1869), originaire de la province de Santa Catarina, s'installe puis se marie à Rio de Janeiro, où elle mène carrière comme professeure, directrice d'école et femme de lettres. Elle ouvre un collège privé pour jeunes filles. Elle prononce un discours en 1866 devant les membres de la Société *Ensaios Literários*, « Alegoria ao Sete de Setembro », dans lequel elle revendique l'égalité de statut et de traitement avec les membres masculins de l'association.

21 Née en Argentine, Joana Paula Manso de Noronha est contrainte à l'exil avec sa famille à Montevideo en 1839, pour fuir le pouvoir de Juan Manuel de Rosas. En 1842, elle doit s'exiler à nouveau à destination du Brésil, afin d'échapper aux représailles du gouvernement argentin. Elle se marie au compositeur portugais Francisco de Sá Noronha, auteur d'opéras. Personne érudite, elle est l'auteure d'une œuvre abondante, essentiellement composée et publiée en langue espagnole, en Uruguay et en Argentine. De retour en Argentine à partir de 1854, avec ses deux filles, abandonnée par son mari, elle poursuit malgré les obstacles une brillante carrière. Elle est ainsi l'auteure du premier manuel d'histoire destiné aux enfants, publié en 1862, le *Compendio General de la Historia de las Provincias Unidas del Río de La Plata*.

22 *O Jornal das Senhoras*, 1852, tome 1, p. 1.

23 Selon une voie que suivent alors également les femmes de lettres des États-Unis, comme l'a établi Mélissa Homestead dans un ouvrage traitant de la question de la reconnaissance des droits d'auteur du point de vue des femmes de lettres au XIX^e siècle (Homestead, Melissa, *American Women Authors and Literary Property, 1822-1869*, Cambridge, Presses de l'université de Cambridge, 2005). Elle montre ainsi comment ces femmes de lettres ont choyé un lectorat féminin qui se révèle alors conservateur sur le plan des mœurs et des rapports hommes/femmes au sein de la société, de façon à pérenniser leur audience auprès de ce public et en tirer quelques revenus par la publication de leurs œuvres en volume. Ce souci est particulièrement avéré dans le cas des femmes de lettres célibataires, qui jouissent directement du fruit de la vente de leurs droits d'auteur, à la différence des femmes mariées.

24 *O Jornal das Senhoras*, 1852, tome 2, p. 1.

25 *Id.*, tome 2, p. 2.

26 *Id.*, tome 1, p. 6.

27 Ainsi en est-il du roman *Mysterios del Plata*, publié en feuilleton dans le *Jornal das Senhoras* en 1852 par Joana Manso.

28 Ce pseudonyme fait sans nul doute référence à la figure de Vittoria Colonna, femme de lettres du XVI^e siècle qui réunit autour d'elle sur l'île d'Ischia nombre de personnalités qui ont marqué leur époque. Michel-Ange, un de ses proches, a laissé un portrait ainsi que quelques lettres adressées à la célèbre poétesse. Rien ne nous permet d'affirmer cependant que ce pseudonyme soit celui d'une femme de lettres plutôt que d'un homme.

29 Santos Pinheiro, Alexandra, *Para além da amenidade : o Jornal das Famílias (1863-1878) e sua rede de produção*, mémoire de thèse soutenu à l'université de Campinas, 2007, p. 167.

30 On pourrait penser que le conte puisse séduire un lectorat appartenant à la petite ou moyenne bourgeoisie, mais rappelons ici que le prix de l'abonnement au *Jornal das Famílias* devait rester prohibitif aux yeux de ce public.

31 Santos Pinheiro, Alexandra, *Para além da amenidade: o Jornal das Famílias (1863-1878) e sua rede de produção*, *op. cit.*, p. 170.

32 *O Domingo : jornal litterario e recreativo*, Rio de Janeiro, 1873-1875.

33 Werneck Sodré, Nelson, *Historia da imprensa brasileira*, São Paulo, Martins Fontes, 1983, p. 186.

34 Narcisa Amália de Campos est une femme de lettres née dans la province de Rio de Janeiro. Fille du poète Jácome de Campos et d'une professeure en école primaire qui se charge de son éducation, elle mène carrière comme journaliste, poétesse, professeure. Connue pour son engagement auprès du mouvement républicain et abolitionniste, elle tient un temps salon à Resende (province de Rio de Janeiro), où elle reçoit la bonne société – l'empereur dom Pedro II en personne lui rend visite. Séparée de son deuxième mari, elle retourne s'installer à Rio de Janeiro et se consacre dès lors exclusivement au professorat. Collaboratrice de nombreuses revues de Resende et de Rio de Janeiro, comme *O Domingo*, elle publie son premier et unique recueil de poésies, *Nebulosas* (1872), qui connaît un certain succès pour son patriotisme et sa peinture élogieuse de la nature brésilienne. Ses articles abolitionnistes, contre l'oppression des femmes et des miséreux lui ont assuré une réputation à l'échelle nationale.

35 Cette femme de lettres, dont on ignore les dates de naissance et de mort, a composé parmi les premières œuvres littéraires de la province de Goiás. Citons son recueil de poésies religieuses, publié à Rio de Janeiro en 1875, intitulé *A redenção*.

36 Henriques Leal n'en dit rien dans son *Panthéon* (Leal, Antonio Henriques, *Pantheon maranhense, ensaios biographicos dos maranhenses já fallecidos*, Lisbonne, Imprensa Nacional, 1873-1875, 4 vols.). Idem pour l'historien de la littérature maranhense Francisco Sotero dos Reis dans son fameux *Cours de littérature* : Sotero dos Reis, Francisco, *Curso de litteratura portugueza e brasileira professado no Instituto de humanidades da Provincia do Maranhão*, Maranhão, Typ. de B. de Mattos, 1866-1873, 5 vols.

37 dos Reis, Maria Firmina, *Ursula, romance original brasileiro, por uma maranhense*, San Luiz, Typ. do Progresso 1859, p. 93.

38 Pour une analyse de la situation des femmes de lettres au tournant des XIX^e et XX^e siècles, voir : Eleutério, Maria de Lourdes, *Vidas de romance. As mulheres e o exercício de ler e escrever no entres séculos (1890-1930)*, Rio de Janeiro, Topbooks, 2005.

Para citar este artículo

Referencia electrónica

Sébastien Rozeaux, « Être femme de lettres au Brésil à l'époque impériale (1822-1889) : le statut social d'une « minorité » porteuse d'une voix dissonante dans l'espace public », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Coloquios, Puesto en línea el 04 febrero 2014, consultado el 18 noviembre 2015. URL : <http://nuevomundo.revues.org/66375> ; DOI : 10.4000/nuevomundo.66375

Autor

Sébastien Rozeaux

Ancien élève de l'ENS Lyon, agrégé et docteur en histoire, Sébastien Rozeaux est chercheur associé à l'Institut de Recherches Historiques du Septentrion UMR 8529/CNRS - Université de Lille 3. Sa thèse, à paraître prochainement aux Presses universitaires du Septentrion, porte sur la formation d'une littérature nationale et d'un milieu littéraire au Brésil à l'époque impériale (1822-1889). Il enseigne actuellement dans le secondaire en Seine-Saint-Denis.

Derechos de autor

© Todos los derechos reservados

Resúmenes

Cet article s'inscrit dans le prolongement d'une plus vaste étude portant sur la sociologie du milieu littéraire tel qu'il se forme au XIX^e siècle au Brésil, à travers la reconstitution d'un échantillon représentatif de ce milieu qui se constitue alors sous les traits d'un groupe social étroit, masculin, reflet des structures d'une société profondément marquée par le droit romain, qui peine à accorder une place aux femmes de lettres en son sein. Dépourvue de droit civique, interdite d'accès à l'enseignement supérieur, la femme reste, dans la bonne société, confinée dans un rôle de représentation sociale et de direction du foyer qui la détourne de toute velléité littéraire et de la nécessité de travailler pour vivre. Ainsi, à travers l'étude des trajectoires sociales, des carrières et des discours de ces rares femmes de lettres, il s'agit d'offrir un regard nouveau sur la place des femmes au sein du champ littéraire et de l'espace public dans le Brésil impérial. S'il est prématuré de parler d'un discours « féministe », cet article évoque les stratégies dont usent ces femmes pour promouvoir un nouveau statut de la femme en société, et plus particulièrement dans les milieux lettrés, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

This article focuses on the reconstruction of a representative sample of the literary milieu as it gradually emerged nineteenth-century Brazil. This literary milieu looks like a narrow social group, predominantly male, reflecting the structures of an imperial society deeply influenced

by Roman law that submits women to male authority, whether that of the father or husband. Deprived of civil rights, denied access to higher education, women of the upper class remained confined to domestic and ornamental roles that deterred them from pursuing a literary career and spared them the need to work for a living. However, a handful of women made their way through the literary world; through the study of the social trajectories and discourses of these few women of letters, I would like to propose a new perspective on the situation of women in the Brazilian literary field and in a patriarchal, Catholic and slave society. Although it is premature to talk about a "feminist" discourse, this article is an opportunity to measure how these women helped to impose a voice of their own in the public space, and promote a new status for women in society, especially in literary circles, in the second half of the XIXth century.

Entradas del índice

Mots clés : Femmes de lettres, presse, littérature, Brésil, XIXe siècle

Keywords : Women of letters, press, literature, Brazil, Nineteenth Century